HAL
open science

# L'écart provincial dans Bouvard et Pécuchet [de Flaubert]

Stéphanie Dord-Crouslé

## To cite this version:

Stéphanie Dord-Crouslé. L'écart provincial dans Bouvard et Pécuchet [de Flaubert]. Amélie Djourachkovitch et Yvan Leclerc. Province-Paris. Topographies littéraires du XIXe siècle, Actes du colloque de Rouen, 19 et 20 mars 1999, Publications de l'Université de Rouen, pp.341-354, 2000, 10.4000/books.purh.11427 . halshs-00149824

**HAL Id: halshs-00149824**

**https://shs.hal.science/halshs-00149824**

Submitted on 21 Mar 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# L'écart provincial dans *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert

Communication prononcée à Rouen le 20 mars 1999, lors du Colloque international : « Représentations de la province dans la littérature du XIXe siècle », organisé par le CERTES-XIX - Université de Rouen et les Amis de Flaubert et de Maupassant.

Si l'on s'en tient aux ouvrages dont le XIXe siècle est le cadre historique, la production romanesque de Flaubert fait visiblement alterner romans de la province et romans de Paris : *L'Éducation sentimentale*, le « roman parisien » que l'écrivain commence en 1864, est enchâssé entre *Madame Bovary* et *Bouvard et Pécuchet*, les deux romans normands. Peu de temps avant sa mort, Flaubert méditait d'ailleurs un nouveau projet qui aurait corroboré cette alternance. En 1878, il écrivait à Mme Roger des Genettes : « Le *sujet* du roman *Sous Napoléon III* m'est enfin venu ! Je crois le sentir. Jusqu'à nouvel ordre cela s'appellera *Un ménage parisien* [1]. »

Cependant, même dans *L'Éducation sentimentale*, la province n'est pas complètement absente : l'apprentissage de Frédéric Moreau est celui d'un Nogentais qui monte à Paris. Cette importance donnée au fait provincial s'explique d'abord par la biographie de Flaubert. Bien que ses séjours dans la capitale lui aient permis de se documenter et de goûter les plaisirs d'une certaine vie sociale, l'écrivain ne se trouvait jamais mieux que dans son ermitage de Croisset. *Bouvard*, comme *Madame Bovary*, est porteur de cette dichotomie essentielle qui oppose Paris à la province. Mais, dans le roman posthume, la province se voit en outre confier un rôle fondamental, indissociable de la spécificité épistémologique du roman : l'écart provincial est symbolique des nombreux décalages qui se font jour dans le traitement des savoirs. Aussi cet écart est-il d'abord vécu par les deux personnages comme un défaut, avant que le travail de la Copie ne leur permette de conquérir une certaine liberté intérieure.

*******

Dans *Bouvard*, l'écart provincial se présente d'abord sous la forme d'une altérité radicale. La province se définit de manière négative : est provincial tout ce qui n'est pas

[1] Lettre du 27 mai 1878, dans les *Œuvres complètes*, Club de l'Honnête homme, 1975 (Correspondance, tome 5, p. 50).

parisien. La résidence normande de Bouvard et Pécuchet n'est pas le résultat d'un choix concerté se fondant sur les qualités intrinsèques d'une région. Pourtant, quand les personnages ont commencé à chercher un lieu où se retirer, ils ont procédé selon un examen raisonné des avantages et des inconvénients :

> Pour savoir où s'établir, ils passèrent en revue toutes les provinces. Le Nord était fertile mais trop froid, le Midi enchanteur par son climat, mais incommode vu les moustiques, et le Centre franchement n'avait rien de curieux. La Bretagne leur aurait convenu sans l'esprit cagot des habitants. Quant aux régions de l'Est, à cause du patois germanique, il n'y fallait pas songer. Mais il y avait d'autres pays. Qu'était-ce par exemple que le Forez, le Bugey, le Roumois ? Les cartes de géographie n'en disaient rien [1]. (p. 60)

Les particularismes de chaque province n'ont en définitive qu'une seule vertu, celle de détourner les deux bonshommes de s'y établir. Elles opèrent une discrimination négative. Car la question de l'élection d'une résidence ne se présente pas en ces termes pour les personnages. Bouvard et Pécuchet ne cherchent pas une région d'accueil ; ils veulent quitter Paris et changer de vie, comme le souligne la suite du passage : « Du reste, que leur maison fût dans tel endroit ou dans tel autre, l'important c'est qu'ils en auraient une. »

Aussi la véritable opposition qui structure le roman n'est-elle pas entre Paris et *une* province, en l'occurrence la Normandie, mais entre Paris et *la* province, comme entité globale. La « normandité » du roman, si l'on ose dire, est plus une commodité pour l'auteur (c'est naturellement la région qu'il connaît le mieux) qu'une nécessité interne indissociable de la poétique de l'œuvre. L'opposition ainsi tracée entre Paris et la province s'inscrit dans le programme proposé par une définition de l'article Paris dans l'un des trois manuscrits du *Dictionnaire des idées reçues* : « ce qu'en pense la province (et vice versa) ». C'est pourquoi Chavignolles est présenté comme un lieu sans aucune singularité profonde. Cette banalité constitutive se lit clairement dans le sixième chapitre qui décrit les réactions des habitants aux événements qui ponctuent la Seconde République, de février 1848 à décembre 1851. Flaubert fait en sorte que Chavignolles soit le microcosme où se dessine distinctement l'évolution générale du macrocosme provincial pendant cette période troublée. Un brouillon l'indique nettement : « Chavignolles est le résumé de la France [2] ».

Mais cette opposition entre Paris et la province en redouble une autre qui apparaît comme beaucoup plus fondamentale, celle de Paris et de la campagne. Lorsque Flaubert cherche le lieu où il placera ses personnages, il écrit à George Sand : « dans une huitaine, je commencerai mes excursions aux environs pour découvrir une campagne pouvant

---

[1] Nous renvoyons à notre édition du roman : *Bouvard et Pécuchet, avec des fragments du « second volume », dont le Dictionnaire des idées reçues*, Flammarion, « GF », 1999. Les références paginales sont insérées directement après chaque citation.

[2] Ms g225 (6) f°614. Les manuscrits de *Bouvard et Pécuchet* sont conservés à la Bibliothèque municipale de Rouen.

servir de cadre à mes deux bonshommes [1] ». Et c'est bien cette idée de campagne qui est première pour Bouvard et Pécuchet dans le roman. Dès le jour de leur rencontre, le désir de campagne est la pierre d'angle sur laquelle se bâtissent leurs relations. Les deux personnages ne se plaisent pas à Paris : « Comme on serait bien à la campagne ! », s'exclame Pécuchet (p. 48) ; il « commençait [...] à se sentir fatigué de la capitale, Bouvard aussi ». Et tant qu'ils sont copistes à Paris, avant l'héritage providentiel, ce n'est pas la province qui les attire, contrairement aux Parisiens d'aujourd'hui, mais la campagne : « Quand une malle-poste les croisait dans les rues, ils sentaient le besoin de partir avec elle. Le quai aux Fleurs les faisait soupirer pour la campagne » (p. 57). Leurs escapades dans les environs sont décrites comme des parenthèses idylliques dans la grisaille quotidienne de deux citadins :

> Un dimanche ils se mirent en marche dès le matin ; et passant par Meudon, Bellevue, Suresnes, Auteuil, tout le long du jour ils vagabondèrent entre les vignes, arrachèrent des coquelicots au bord des champs, dormirent sur l'herbe, burent du lait, mangèrent sous les acacias des guinguettes, et rentrèrent fort tard, poudreux, exténués, ravis. (p. 57)

Aussi n'y a-t-il rien de surprenant à ce que la campagne soit la première pensée qui leur vienne, lorsque la mort du père naturel de Bouvard leur offre enfin les moyens de rompre avec leur destin de commis parisiens : « Son premier cri avait été : — “ Nous nous retirerons à la campagne ! ” et ce mot qui liait son ami à son bonheur, Pécuchet l'avait trouvé tout simple » (p. 60).

Cette campagne est une campagne idéalisée, une campagne imaginée selon les idées reçues que seuls des gens habitant en ville peuvent former. Tout y est beau et bon, peint sous les couleurs attrayantes de l'illusion :

> Déjà, ils se voyaient en manches de chemise, au bord d'une plate-bande émondant des rosiers, et bêchant, binant, maniant de la terre, dépotant des tulipes. Ils se réveilleraient au chant de l'alouette, pour suivre les charrues, iraient avec un panier cueillir des pommes, regarderaient faire le beurre, battre le grain, tondre les moutons, soigner les ruches, et se délecteraient au mugissement des vaches et à la senteur des foins coupés. Plus d'écritures ! plus de chefs ! plus même de terme à payer ! — Car ils posséderaient un domicile à eux ! Et ils mangeraient les poules de leur basse-cour, les légumes de leur jardin, et dîneraient en gardant leurs sabots ! — « Nous ferons tout ce qui nous plaira ! Nous laisserons pousser notre barbe ! » (p. 60)

On est ici au plus près de l'une des définitions de la campagne proposées par le *Dictionnaire des idées reçues* : « À la campagne, tout est permis — habits bas, farces, etc. » (p. 408). La campagne est le lieu de toutes les libertés, l'occasion de réaliser tous les fantasmes suscités par la proximité avec la nature.

Or, Bouvard et Pécuchet croient à l'existence réelle de lieux répondant à cette conception idéale de la campagne : « Ils voulaient une campagne qui fût bien la campagne » (p. 61), ce qui ne va pas sans leur causer quelques désagrément. Aucune des maisons visitées ne les satisfait puisqu'elle ne peut jamais correspondre exactement à la représentation qu'ils ont forgée (« Ils fuyaient le voisinage des habitations et redoutaient

---

[1] Lettre du 24 avril 1873, dans la *Correspondance de Flaubert*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome IV, 1998 (p. 657).

pourtant la solitude. Quelquefois, ils se décidaient, puis craignant de se repentir plus tard, ils changeaient d'avis, l'endroit leur ayant paru malsain, ou exposé au vent de mer, ou trop près d'une manufacture ou d'un abord difficile », p. 62). La seule manière de rompre avec la déception continuelle qu'entraîne la comparaison de la réalité avec le contenu de l'idée reçue est de rester dans le champ de l'illusion. Alors qu'ils désespéraient de jamais trouver le lieu de leur retraite :

> Barberou les sauva.
> Il connaissait leur rêve, et un beau jour vint leur dire qu'on lui avait parlé d'un domaine à Chavignolles, entre Caen et Falaise. (p. 62)

« Leur rêve »… Le domaine de Chavignolles n'est pas un « vrai domaine », mais un rêve de domaine [1]. Aussi peut-il être agréé par les deux bonshommes qui en sont même « enthousiasmés ». La campagne demeure ensuite un espace euphorique, homologue à son idée reçue, tant que les personnages en sont au stade de la découverte : la nouveauté est un filtre aussi puissant et d'un fonctionnement comparable à celui de l'illusion. D'ailleurs, pendant le chapitre de l'agriculture, Bouvard et Pécuchet sont nommés à deux reprises « les deux Parisiens » car ils sont encore sous le charme de la campagne [2]. Quand la campagne se révèle irréductiblement distincte de son idée reçue [3], quand la fiabilité des savoirs qui traitent du monde rural est mise en doute, les personnages perdent définitivement leur qualité de Parisiens.

Que l'idée de campagne soit première dans le roman et constitue la véritable antithèse de Paris, on en trouve une autre preuve dans la manière dont se construit peu à peu Chavignolles dans la fiction. En effet, cette localité, on le sait, n'existe pas dans la réalité : elle n'a pas de référent extérieur qui viendrait donner au lecteur une échelle de grandeur. Qu'est-ce que Chavignolles ? un village ? une petite ville ? On ne sait guère, pour la simple raison que Chavignolles s'érige et se peuple au fur et à mesure des aventures de Bouvard et Pécuchet, suivant les éléments et le personnel requis. On est ici à l'opposé du fonctionnement narratif de la capitale. Il suffisait que le roman s'ouvre sur la mention du boulevard Bourdon pour qu'aussitôt Paris soit identifié (sans qu'il soit besoin de le nommer [4]). Et surtout, grâce à cette simple indication, la ville tout entière se dresse en arrière fond de la scène, avec la foule de ses habitants et la diversité de ses

---

[1] Les paroles prononcées par Bouvard et Pécuchet à leur arrivée à Chavignolles ne font que confirmer cette impression : « Nous y voilà donc ! Quel bonheur ! Il me semble que c'est un rêve ! » (p. 65). De plus, le premier chapitre se clôt alors que les deux bonshommes sombrent dans un profond sommeil (« — Et tous les deux ronflaient sous le clair de lune qui entrait par les fenêtres », p. 66), assoupissement qui a peut-être inspiré Queneau, grand admirateur de *Bouvard*, dans sa conception du double personnage Cidrolin / le duc d'Auge dans *Les Fleurs bleues*…

[2] « Les deux Parisiens désiraient faire leur inspection, n'ayant vu la propriété qu'une fois, sommairement » (p. 68) ; et « Les deux Parisiens admirèrent leurs bras et se sentaient pris d'une vénération presque religieuse pour l'opulence de la terre » (p. 73).

[3] « — " L'arboriculture pourrait bien être une blague ? " — " Comme l'agronomie ! " répliqua Bouvard » (p. 90).

[4] Le même procédé est utilisé au début de *L'Éducation sentimentale* avec la seule mention initiale du « quai Saint-Bernard ».

quartiers. Au contraire, lorsque les deux personnages arrivent à Chavignolles, ils n'aperçoivent qu'un clocher et la population du bourg est réduite aux quelques notables que leur cite Germaine et au couple de leurs fermiers Gouy. La ville s'accroît ensuite régulièrement en fonction des expériences des bonshommes. Elle se peuple et les activités de ses habitants se diversifient. Dans le roman, la campagne est donc première tandis que la petite ville de province est le cadre que l'expérimentation des savoirs rend nécessaire (en particulier dans le chapitre de la politique).

Mais l'opposition de Paris et de la campagne ne se traduit pas par une abstention réciproque ou par l'occultation délibérée et systématique de l'élément antagoniste. Au contraire, l'altérité radicale génère une multitude de rapports qui ont pour but ou pour conséquence de tisser des liens multiples et conflictuels entre les deux termes. C'est vrai pour Paris qui redoute ou envie parfois la province (l'une des définitions de la campagne dans le *Dictionnaire des idées reçues* l'indique : « Les gens de la campagne [sont] meilleurs que ceux des villes. Envier leur sort », p. 408). Mais c'est surtout le cas pour la province. D'abord, elle subit régulièrement le contrecoup des événements politiques qui se sont produits à Paris. Dans le sixième chapitre, leur annonce est d'ailleurs toujours sensiblement décalée du fait de l'éloignement géographique de Chavignolles [1]. C'est pourquoi le narrateur raille clairement le processus de dénégation par lequel Chavignolles récuse la distance qui le sépare de la capitale : « On croyait aux purées d'ananas de Louis Blanc, au lit d'or de Flocon, aux orgies royales de Ledru-Rollin — et comme la province prétend connaître tout ce qui se passe à Paris, les bourgeois de Chavignolles ne doutaient pas de ces inventions, et admettaient les rumeurs les plus absurdes » (p. 219).

L'attitude du Parisien en province souligne d'emblée l'écart qui existe entre deux mondes. Dans le huitième chapitre, le cousin des Marescot, qui arrive à Chavignolles en même temps que la mode des tables tournantes, est le symbole de ce décalage profond : « Dans un fauteuil se tenait un cousin de Paris, costumé d'un habit bleu et l'air impertinent » (p. 259). Le Parisien tranche sur l'homogénéité de Chavignolles. D'ailleurs, tout le salon des Marescot participe de cette spécificité parisienne inassimilable et incompréhensible pour les villageois : « Les deux lampes de bronze, l'étagère de curiosités, des romances à vignette sur le piano, et des aquarelles minuscules dans des cadres exorbitants faisaient toujours l'étonnement de Chavignolles [2] » (p. 259). Le

---

[1] On le voit nettement au début : « Dans la matinée du 25 février 1848, on apprit à Chavignolles, par un individu venant de Falaise, que Paris était couvert de barricades — et le lendemain, la proclamation de la République fut affichée sur la mairie » (p. 212) ; et à la fin du chapitre : « C'était le 3 décembre 1851 » (p. 242).

[2] L'intérieur des Marescot a déjà été décrit, en insistant sur le luxe de l'endroit, lorsque Bouvard et Pécuchet sont allés chez le notaire pour légaliser le « certificat de bonne vie et mœurs » que leur a demandé Gorgu : « On les introduisit dans une salle à manger, que décoraient des plats de vieille faïence. Une horloge de Boulle occupait le panneau le plus étroit. Sur la table d'acajou, sans nappe, il y avait deux serviettes, une théière, des bols » (p. 225).

couple a amené ses meubles de Paris [1], et Mme Marescot ne se remet pas de cet exil provincial : « C'était une Parisienne qui s'ennuyait à la campagne » (p. 225). Les Marescot devaient finalement réaliser leur rêve secret, retourner à Paris. Le scénario de la fin du roman indique en effet que « Marescot a quitté Chavignolles, pour Le Havre, a fait des spéculations et est notaire à Paris » (p. 389).

Gorgu, le démocrate-socialiste, entretient quant à lui un rapport très particulier avec la capitale. Sans qu'on sache vraiment s'il est originaire de Paris [2], ou s'il y a vécu avant de s'installer à Chavignolles comme menuisier (bien avant l'arrivée de Bouvard et Pécuchet), il est sans cesse présenté sous des dehors fortement connotés par la « parisianité ». Lorsqu'il apparaît aux deux bonhommes à la fin du troisième chapitre, il « dandin[e] sa taille d'une façon parisienne » (p. 148). Peu après, il s'emporte contre « ces gars de la campagne » (expression donnée au discours direct) qui viennent d'abîmer le bahut Renaissance. Enfin, si l'on en croit la vieille Germaine, Gorgu est vraiment un Parisien, ou du moins peut se définir comme tel, car il agit à leur manière en trompant ses patrons et en étant l'amant de Mélie et de Mme Castillon : « Si ce n'est pas une abomination ! que vous passiez des journées ensemble dans le bosquet, sans compter la nuit ! Espèce de Parisien, mangeur de bourgeoises ! qui vient chez nos maîtres, pour leur faire accroire des farces » (p. 184).

Gorgu est donc typique de la représentation du Parisien que se font les provinciaux parce qu'il est différent d'eux, et surtout parce que sa conduite, définie en termes moraux, est répréhensible. Est parisien tout ce qui ne répond pas aux vertus d'honneur, de moralité et de travail qui se confondent idéalement avec la province. Barberou illustre ce propos lorsqu'il définit le théâtre en ces termes : c'est « un objet de consommation comme un autre. Cela rentre dans l'article-Paris » (p. 202). La légèreté et la frivolité sont parisiennes, le sérieux et la constance provinciaux. Et le Paris de Balzac est pour la province une représentation fidèle de la réalité. Bouvard et Pécuchet y voient une « Babylone [3] ». Le narrateur précise d'ailleurs que Pécuchet est toujours vierge « malgré le séjour de la capitale » (p. 113). Cette représentation de Paris comme le lieu de toutes les débauches participe de la fascination que la capitale exerce sur la province. Elle suscite l'horreur des honnêtes gens. Mais elle excite aussi le désir car on ne peut véritablement réussir qu'à Paris. Ainsi, Vaucorbeil attend de son élection à l'Assemblée la réalisation de ses espérances pour l'instant inassouvies : « Fruit sec des concours, il

---

[1] On apprend lors du dîner offert par Bouvard et Pécuchet aux notables que « M. Marescot, quand il habitait Paris, ne fréquentait que les Italiens » (p. 96).

[2] On s'est efforcé de retracer ce parcours complexe et révélateur dans une communication prononcée en janvier 1999 dans le cadre du séminaire de D.E.A. de l'Université de Saint-Étienne (Littérature / Histoire : rhétorique et représentation) : « Les métamorphoses de Gorgu dans *Bouvard et Pécuchet* - Une critique flaubertienne rusée de 1848 » (à paraître dans un recueil rassemblant les conférences).

[3] Dans le texte définitif, ce qualificatif est appliquée à toute l'œuvre de Balzac. Mais dans les brouillons, il désigne clairement les romans parisiens de la *Comédie humaine*.

regrettait Paris — et c'était la conscience de sa vie manquée qui lui donnait un air morose. Une carrière plus vaste allait se développer — quelle revanche ! » (p. 217).

À défaut de vivre à Paris, les habitants de Chavignolles tentent de produire un ersatz de ce lieu hors d'atteinte. Cette pulsion d'imitation [1] est clairement soulignée lors de la Révolution de Février : « — et comme à Paris on plantait des arbres de la liberté, le conseil municipal décida qu'il en fallait à Chavignolles » (p. 212). Mais cette copie s'effectue toujours sur le mode grotesque, comme, dans l'Histoire, la Révolution de 1848 imite de manière décalée celle de 1789. Chavignolles est donc le point d'ancrage où se nouent deux processus de reproduction divergents, suscités tous deux par l'existence de l'écart provincial. D'un côté, Chavignolles reproduit à petite échelle et unifie la diversité provinciale en durcissant tous les traits qui l'opposent à Paris : c'est un concentré de province. De l'autre côté, Chavignolles essaie vainement de ressembler à Paris : il en présente une image ridicule et déformée, une caricature.

Jusqu'ici, les manifestations de l'écart provincial décrites dans *Bouvard* peuvent être analysées en des termes assez similaires dans *Madame Bovary*. Néanmoins, dans le roman posthume, Flaubert a placé ses personnages en province dans une finalité épistémologique singulière. Susceptible de recevoir le sous-titre : « Du défaut de méthode dans les sciences [2] », *Bouvard* accorde à ces dernières une place considérable. Plus précisément, il dessine les contours d'une configuration épistémique qui est celle de la province dans la première moitié du XIX^e^ siècle. La science s'y diffuse et s'y construit d'une manière particulière, naturellement décalée par rapport à Paris. Dans la capitale, elle est en continuel progrès, elle est l'objet de spécialistes et se pratique de manière centralisée dans des lieux spécifiques.

Au contraire, les savoirs dont s'occupent Bouvard et Pécuchet sont le plus souvent frappés d'obsolescence pour le lecteur de 1880. Ainsi, dans le domaine de la chimie des engrais, des progrès considérables ont été réalisés depuis le *Cours* de Gasparin auquel les deux bonshommes se réfèrent pour cultiver leurs terres [3]. Et il en va de même pour presque tous les savoirs. C'est d'ailleurs l'un des reproches qui a été le plus souvent formulé à l'encontre du roman, même par ceux qui avaient été proches de l'écrivain. Henry Céard, dans l'article qu'il a consacré à *Bouvard* lors de sa parution, a défendu ce point de vue :

> Encore si, à défaut d'une grande justesse de critique, ce livre était renseigné. Mais non, il est encyclopédique seulement par l'apparence. […]

---

[1] Sur le processus fondamental de l'imitation dans le roman, on lira le chapitre IV (« La reproduction ») de l'ouvrage d'Yvan Leclerc : *La Spirale et le Monument. Essai sur* Bouvard et Pécuchet *de Flaubert*, SEDES, 1988, « Présences critiques » (p. 105-132).

[2] Voir la lettre à Mme Tennant du 16 décembre 1879 (Club de l'Honnête homme, *op. cit.*, p. 283).

[3] Voir l'article de Jean Gayon : « Agriculture et agronomie dans *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert », *Littérature*, 109, 1998 (p. 59-73).

> Son chapitre de la médecine, par exemple, il serait déraisonnable de croire [que Flaubert] ait jamais prétendu le borner aux médiocres dimensions qu'il affecte. Comment se figurer qu'il ait pu se résoudre à ne point dépasser les théories de Celse, de Sanctorius, de Raspail, et que pour cet esprit si naturellement étendu, toute la physiologie se soit réduite à Cornaro ! Quoi donc ! c'est là toute la science, comme tout à l'heure toute la philosophie était en Fénelon, toute la littérature en Walter Scott. Eh bien mais, et les nouvelles applications, les nouvelles découvertes, les nouveaux systèmes ? Et Claude Bernard, et Herbert Spencer, et Darwin, et Huxley ?
>
> Le magnétisme ne finit pas à du Potet, et les expériences de Charcot ! [1]

Le décalage chronologique dû à l'investigation par les personnages de savoirs anciens et dépassés est redoublé par un décalage dans la qualification des personnes chargées de les comprendre ou de les appliquer. Bouvard et Pécuchet sont des autodidactes. Ils n'ont reçu aucune formation scientifique qui les rendrait aptes à pénétrer les arcanes du savoir. Leurs seules connaissances proviennent d'une curiosité native, particulièrement forte chez Pécuchet qui, avant même sa rencontre avec Bouvard, avait déjà coutume de « consacrer, chaque soir, quelques moments à l'étude » (p. 50). Dans le roman, chaque représentant autorisé d'une science se charge d'ailleurs de faire comprendre aux deux bonshommes qu'ils n'ont aucune légitimité pour s'intéresser de si près à son domaine. Vaucorbeil, par exemple, les menace d'un procès pour « exercice illégal de la médecine » (p. 122).

Enfin, la manière dont ils mettent en œuvre les savoirs est toujours inadaptée. Ils ne possèdent jamais les outils nécessaires à une bonne pratique et ne se trouvent pas dans les configurations spatiales requises. Le fournil de Chavignolles connaît ainsi plusieurs métamorphoses successives. Cette pièce est d'emblée présentée comme une « ancienne buanderie » (p. 101) reconvertie en fournil. Bouvard et Pécuchet la transforment d'abord en laboratoire où ils expérimentent le procédé de l'appertisation. Après l'explosion de l'alambic, le fournil est réhabilité en amphithéâtre de dissection où ils montent et démontent fiévreusement le bonhomme Auzoux, avant de tenter quelques expériences de vivisection. Le fournil sert ensuite d'atelier à Gorgu pour réparer le bahut Renaissance (p. 183). Il devient gymnase au début du huitième chapitre et les deux bonshommes y établissent leur bascule brachiale (p. 256). Enfin, le fournil est le théâtre de la « démoralisation » complète de Victorine, le lieu où se manifeste leur échec pédagogique : Bouvard y trouve l'adolescente enlacée avec le tailleur Romiche (p. 381).

Les trois types d'écart précédemment décrits viennent en complément de l'écart fondamental qu'est celui de la province. C'est parce qu'ils envisagent le savoir à partir de la province que Bouvard et Pécuchet ne peuvent avoir accès qu'à des savoirs décalés dans le temps, l'espace et la compétence professionnelle. L'écart provincial radicalise, rend visible et motive narrativement ces différents décalages. Or cet écart est indispensable à l'entreprise de Flaubert. Contrairement à ce que croyait Céard, *Bouvard*

---

[1] *Portraits littéraires : Gustave Flaubert*, *L'Express*, samedi 9 avril 1881. Repris dans le dossier de notre édition, p. 450-451.

ne devait pas être poursuivi et augmenté par des données relevant d'un état des sciences contemporain des dernières années de l'écrivain. Certes, Céard avait raison de remarquer que les travaux de Pasteur ou Spencer invalident ou révisent ceux de leurs prédécesseurs. Et il était d'autant plus fondé à le dire que Flaubert, il le savait, connaissait ces travaux. Mais il avait tort de penser la validité épistémologique du roman sur la base d'une critique scientifique sérieuse des discours de savoir. Dans son article, il néglige totalement la poétique de l'œuvre et même la chronologie interne du roman. Comment des expériences biologiques conduites avant 1845 pourraient-elles prendre en compte les acquis de Pasteur ?

Mais surtout, ce décalage permet à Flaubert de créer le jeu, au sens mécanique du terme, nécessaire à son entreprise. Bien qu'il ait prétendu vouloir « faire une revue de toutes les idées modernes [1] », l'écrivain n'a jamais pensé son roman (les scénarios en témoignent) comme exactement contemporain. Tous les plans confirment le décalage instauré entre le temps de l'histoire et celui de l'écriture, qui reste manifeste dans le texte définitif. Lorsque Flaubert demandait des ouvrages à ses amis pour compléter sa documentation scientifique, il insistait d'ailleurs sur l'indispensable ancienneté que ces livres devaient présenter. À Maxime Du Camp, par exemple, il demande « quelque bouquin de physiologie *imbécile* », mais il n'omet pas de préciser : « Il faut que l'ouvrage ait au moins quarante ans de date [2] ». C'est dans ce décalage que Flaubert peut glisser une critique des savoirs qui soit à la fois pertinente, bien qu'elle émane d'une fiction, et inattaquable parce qu'elle porte le plus souvent sur des savoirs dépassés.

Car *Bouvard* n'est pas un pamphlet dirigé contre la Science idéale. Flaubert aspire trop à l'atteindre, il croit trop en elle pour jamais la ridiculiser. En revanche, il n'a pas de mots assez durs pour vilipender la manière dont elle est effectivement exercée et dévoyée par des pratiques humaines répréhensibles. C'est en cela que la Science véritable se distingue dans le roman de ces sciences dénaturées que sont les savoirs. Car, dans *Bouvard*, Flaubert met en scène des savoirs et non la science. En insérant ces savoirs dans son roman provincial, il en révèle clairement les dimensions non scientifiques. La fiction possède un pouvoir décapant. Elle décolle le savoir de l'objet auquel il s'applique, et fait bouger à la fois l'objet et le savoir.

Aussi le schéma classique du roman d'apprentissage, déjà mis à mal par l'ouverture de *L'Éducation sentimentale*, est-il ici beaucoup plus fondamentalement infléchi. On ne voit pas un jeune provincial monter à Paris dans le but de réussir socialement, mais deux retraités parisiens qui se retirent à la campagne dans l'espoir d'être enfin heureux. Par plus d'un point, le long voyage accidenté qui conduit Pécuchet de Paris à Chavignolles à la fin du premier chapitre évoque, en l'inversant, une Odyssée en miniature. Ce

---

[1] Lettre déjà citée à Mme Tennant de décembre 1879.

[2] Lettre d'avril ou mai 1877 (Club de l'Honnête homme, *op. cit.*, tome 4, p.561).

déplacement dans l'espace, de la capitale vers la province, est le symbole de tous les décalages à l'œuvre dans le roman, de tous les déphasages tant génériques qu'épistémologiques. La campagne est le lieu déceptif où les savoirs, mais aussi les êtres, ne peuvent coïncider avec les choses. C'est le lieu de l'écart maximal où les tensions s'exacerbent.

Car Bouvard et Pécuchet ne restent pas longtemps sur l'impression euphorique de la campagne qu'ils ont reçue lors de leur arrivée à Chavignolles. Rapidement, la province devient ce qui brise leur élan, ce qui les empêche de réaliser leurs rêves. D'après Barberou, ils subissent un « ramollissement causé par la province » (p. 201). Mais, en réalité, après l'échec de chaque nouvelle expérience, la province est pour eux le lieu d'un ennui profond qui traduit la désillusion dont ils sont la proie. En particulier, ils traversent une véritable dépression au début du chapitre VII, juste après le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte et juste avant le revif causé par leurs aventures amoureuses :

> Donc, ils vivaient dans cet ennui de la campagne, si lourd quand le ciel blanc écrase de sa monotonie un cœur sans espoir. On écoute le pas d'un homme en sabots qui longe le mur, ou les gouttes de la pluie tomber du toit par terre. De temps à autre, une feuille morte vient frôler la vitre, puis tournoie, s'en va. Des glas indistincts sont apportés par le vent. Au fond de l'étable, une vache mugit. (p. 244)

Le ton méditatif et mélancolique de cette évocation au présent exprime le vide auquel les personnages s'abandonnent et leur état de complète déréliction. Mais la province est aussi la retraite, ou plutôt la réclusion, qui interdit tout succès. Quand les deux bonshommes sont dans leur phase artistique et pensent à se reconvertir dans le théâtre, ils se repentent amèrement d'avoir quitté la capitale qui est le seul lieu où ils auraient pu réussir :

> Et ils rêvaient d'être joués à l'Odéon, pensaient aux spectacles, regrettaient Paris.
> — « J'étais fait pour être auteur, et ne pas m'enterrer à la campagne ! » disait Bouvard.
> — « Moi de même » répondait Pécuchet. (p. 200)

Pourtant, ils ne font pas leurs bagages pour retourner à Paris, comme si l'écart provincial était indissociable de leurs personnes. Il en va de même dans les moments de désespoir, qui suivent l'échec de l'expérimentation d'un savoir. Par deux fois, et dans des termes d'une parfaite symétrie, les deux bonshommes émettent l'idée de quitter Chavignolles. D'abord, au milieu du deuxième chapitre, après les déboires agricoles, Bouvard déclare :

> — « Ma foi ! j'ai envie de me débarrasser de tout cela, pour nous établir autre part ! »
> — « Comme tu voudras » dit Pécuchet […]. (p. 90)

Et à la fin du chapitre politique, on retrouve le même échange de répliques :

> — « Ah ! merci ! » répliqua Bouvard. « Tout me dégoûte. Vendons plutôt notre baraque, et allons au tonnerre de Dieu, chez les sauvages ! »
> — « Comme tu voudras ! » (p. 243)

Il n'est pas question pour eux de rejoindre Paris, mais de partir dans un nouvel ailleurs mythique pour tout recommencer. Chavignolles apparaît donc comme une sorte

de tombeau où paradoxalement les personnages ne trouvent pas le repos. Toutes les expériences qu'ils y mènent les conduisent à des échecs retentissants qui ne cessent d'accroître leur insatisfaction foncière.

Cependant, les scénarios de la fin du roman, laissés par Flaubert à sa mort, indiquent que l'écart provincial devait changer de signe. En effet, avec le travail terminal de la Copie, Bouvard et Pécuchet devaient trouver le véritable repos, l'apaisement de la tension qui jusque-là les portait sans cesse vers un nouveau savoir. Pour saisir les termes de cette résolution, il faut préalablement rappeler que le roman est inachevé. Deux chapitres devaient encore s'ajouter aux dix qui sont rédigés [1]. Le plus important, le onzième, devait contenir un volumineux ensemble de notes et de documents que Flaubert avait sélectionnés et archivés avec patience. C'est là « leur copie ». Le chapitre XII (la « conclusion ») devait être plus court. Les deux bonshommes devaient y trouver par hasard, parmi de vieux papiers, « le brouillon d'une lettre de Vaucorbeil à M. le préfet » (p. 390), qui rappelle le contenu de toutes leurs expériences passées. Dans les termes même de Flaubert, cette lettre « doit pour le lecteur, être la critique du roman ». D'abord décontenancés par cette découverte, Bouvard et Pécuchet prennent une sage décision, et, à l'instar du reste, la recopient tranquillement. C'est sur cette image d'un équilibre enfin trouvé que devait se terminer le roman : « Finir par la vue des deux bonshommes penchés sur leur pupitre, et copiant ».

Lorsque Bouvard et Pécuchet abandonnent leur quête du savoir, ils ne renoncent pas au monde de l'écrit. Au contraire, ils s'installent confortablement dans les conditions matérielles qui étaient les leurs avant leur retraite, reprenant les outils qui leur étaient familiers. Ils éprouvent alors un bonheur comparable à celui qu'ils ressentaient lorsqu'ils expérimentaient un savoir : « Plaisir qu'il y a dans l'acte matériel de recopier » (p. 389). Ils se remettent à copier, c'est-à-dire à dupliquer une représentation langagière du monde, sans plus s'occuper de savoir si celle-ci présente ou non un quelconque intérêt, et si elle correspond ou non à la réalité. Leur premier geste est de copier « au hasard tous les manuscrits et papiers imprimés qu'ils trouvent - cornets de tabac, vieux journaux, lettres perdues », dit un scénario. Puis, ils recopient les « notes des auteurs précédemment lus ». Les témoignages écrits de l'entreprise encyclopédique deviennent les simples résidus langagiers d'une activité humaine, au même titre que les réclames imprimées sur les vieux papiers. La pertinence intellectuelle du langage est ainsi réduite à néant. Ne servant plus à une recherche de sens, ou à une connaissance du monde, les mots ne sont plus des signes, ils ne renvoient plus à autre chose qu'à eux-mêmes. Néanmoins, la seule considération de leur matérialité permet encore des comparaisons et

---

[1] Sur le fonctionnement du « second volume », voir les articles de Claude Mouchard et Jacques Neefs : « Vers le second volume : *Bouvard et Pécuchet* », *Flaubert à l'œuvre*, Flammarion, 1980, « Textes et manuscrits » (p. 169-217) ; et Jacques Neefs : « Noter, classer, briser, montrer, les dossiers de *Bouvard et Pécuchet* », *Penser, classer, écrire de Pascal à Pérec*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1990, « Manuscrits modernes » (p. 69-90).

des oppositions (« Parallèles : crimes des peuples — des rois — bienfaits de la religion, crimes de la religion ») et autorise la mise au jour de récurrences (le « Dictionnaire des idées reçues » fait partie de la Copie).

Le nivellement n'est complet que dans le dernier chapitre, lorsque Bouvard et Pécuchet découvrent la lettre de Vaucorbeil adressée au préfet. Les mots ont-ils encore un pouvoir d'action ? Ils hésitent avant de retirer toute efficacité au langage, puis s'y décident : « — Pas de réflexion ! copions ! Il faut que la page s'emplisse, que “ le monument ” se complète — égalité de tout, du bien et du mal, du beau et du laid, de l'insignifiant et du caractéristique. Il n'y a de vrai que les phénomènes. — » Comme l'a dit Michel Foucault [1], les deux personnages s'abolissent alors dans le mouvement de leur copie. La Copie se nie comme « discours sur », perd sa qualité représentative, se donne immédiatement comme fait de langage, indépendamment de toute dimension spéculative tendue vers la vérité ou l'adéquation du jugement à son objet. La copie est le refus de la quête du sens, la renonciation finale au savoir. Le langage devient matière qu'on coupe, qu'on oppose, qui ne parle pas d'autre chose que de soi-même. On n'attend plus du savoir qu'il délivre une connaissance ou que sa mise en pratique débouche sur un succès. Le discours qui le véhicule ne renvoie plus qu'à lui-même.

Dans le processus de la Copie, Bouvard et Pécuchet mettent un terme au décalage intérieur qui les déchirait jusque-là. Ils résolvent en quelque sorte l'écart provincial par lequel était manifestée leur incapacité à coïncider durablement avec les choses. Dans la Copie, la matérialité des discours de savoir abolit définitivement la question de leur pertinence. Cette proposition ne concerne cependant que la manière dont Bouvard et Pécuchet gèrent psychologiquement la dernière étape de leur parcours. On occulte volontairement la puissance critique qu'aurait continué à exercer, en direction des savoirs, le montage effectué par la Copie.

*********

Ainsi, après avoir rendu visible le conflit de Paris avec tout ce qui n'est pas lui, l'écart provincial s'est révélé une modalité indispensable du traitement épistémologique des savoirs dans le roman. Pourtant, au terme de leur parcours, les personnages parviennent à s'extraire de ce clivage essentiel. Ils le dépassent dans le processus de la Copie et parviennent alors à se réconcilier avec eux-mêmes. Ce n'est donc pas la province, ou Chavignolles, qui est le lieu de leur repos, mais la Copie elle-même, qui est seule en mesure de dépasser toutes les oppositions et de résoudre tous les écarts.

---

[1] « La bibliothèque fantastique », *Travail de Flaubert*, Le Seuil, 1983, « Points Littérature » (p. 103-122).